

## Mükerrem G.

### «Comment une personne peut-elle s'intégrer si on lui met autant de bâtons dans les roues?»



**Mükerrem G., f., née 1965, originaire d'Ankara/Turquie, en Suisse depuis 1984**

*Comment vivais-tu en Turquie?*

Je suis née à Ankara en 1965, j'y ai grandi et j'y suis allée à l'école. J'ai quatre frères et sœurs, puis mon père s'est remarié et il a eu deux autres enfants avec sa deuxième femme. Je suis la troisième. Nous avons quatre chambres, un grand salon et une grande cuisine. Nous, les enfants, nous devions aider à la maison: laver le linge, faire la cuisine, faire le ménage. Je ne m'entendais pas particulièrement bien avec ma belle-mère. Mon père était cuisinier. Il est maintenant à la retraite et il s'est installé à Istanbul, où habitent une de mes sœurs et un de mes frères. Mon père continue de travailler, il donne un coup de main chaque fois que l'occasion se présente.

Mes parents sont des gens tout à fait ordinaires. Ils ne sont ni politiquement engagés ni très pieux. Ils jeûnent uniquement durant la période du Ramadan. Mon oncle en revanche avait une religion stricte. Lorsqu'il venait nous rendre visite, il y avait toujours des disputes parce que mes sœurs et moi ne portions pas le voile. Mon père se ralliait à l'opinion de mon oncle, mais dès que ce dernier était reparti, nous pouvions vivre de nouveau normalement.

Lorsque, enfant, je lisais des livres – la plupart du temps c'étaient mes frères qui me les donnaient –, c'était presque toujours des histoires d'amour invraisemblables. Nous avions aussi une télévision, mais il n'y avait qu'une seule chaîne où passaient des fictions turques et de la musique. Quand j'étais enfant, seuls les dessins animés m'intéressaient, par exemple «Heidi». Le premier film de cinéma que j'ai vu était également une histoire d'amour. J'ai pleuré parce que le couple d'amoureux ne pouvait se retrouver. Dans

l'entracte, il y avait des graines de tournesol et de courge au lieu de pop-corn. Et il y avait aussi du Cola.

J'aimais aller à l'école: cinq années d'école primaire et trois ans de second cycle. Je m'y sentais plus libre que chez moi. Pendant les vacances, qui duraient trois mois, nous allions quelquefois chez les parents de mon père, à la campagne, pour les aider dans leur travail. Ils habitaient dans un petit village. C'était beau là-bas. Nous passions toute la journée dehors. Nous pouvions jouer avec l'eau, nous avions beaucoup d'amis et pouvions rester dehors plus tard qu'à la ville, où il nous fallait rentrer à partir d'une certaine heure. Je n'avais pas l'impression qu'il y avait du danger, mais mes parents étaient prudents.

Après l'école, j'ai voulu devenir institutrice ou infirmière, mais mes parents étaient opposés à ce que je fasse des études. Déjà à l'école primaire, il y avait souvent des querelles politiques entre la gauche et la droite. La plupart du temps, mon père, ma mère ou mon frère devaient venir me chercher après l'école, c'est pourquoi ils étaient contre mon entrée au collège où les querelles politiques étaient monnaie courante. Alors je m'y suis inscrite en secret. Ma voisine a signé. Mais mon père s'en est rendu compte et mon rêve s'est évanoui. Pourtant j'étais fière de mon geste, malheureusement, je ne savais pas encore bien me battre. Alors j'ai pris des cours du soir pour apprendre la couture.

Mes parents voulaient me marier à un cousin. Je n'étais pas d'accord et c'est comme ça que, pour la première fois, j'ai songé à partir. A dix-sept ans, je suis allée passer une année à Istanbul, puis je suis revenue à Ankara. Une de mes amies d'école savait que son frère, qui était en Suisse, cherchait une femme. C'était un réfugié politique et il travaillait dans un restaurant. Elle m'a envoyé une photo de lui. Il m'a écrit et nous sommes devenus amis, par correspondance. Nous avons décidé de nous marier. Les parents de mon mari nous ont rendu visite pour nous donner leur accord. Mes parents ont d'abord été choqués, mais ils ont accepté lorsqu'ils se sont rendu compte de ma détermination.

Chez mes beaux-parents, nous avons organisé une sorte de pique-nique. Ils m'ont offert une bague. Pour la photo de mariage, c'est mon beau-frère qui a remplacé mon mari au pied levé, puisque ce dernier était en Suisse. J'étais contre le fait de mettre une robe de mariée. Mais mes parents et mes beaux-parents ont insisté: ils pensaient que lorsque je serais en Suisse avec mon mari, ils ne pourraient pas assister au mariage. J'ai donc eu une sorte de mariage sans mari.

*Comment es-tu venue en Suisse?*

Je me souviens encore très bien du jour où j'ai quitté Ankara pour la Suisse, pour aller vivre avec mon mari. J'ai certes quitté ma famille parce que je ne me sentais pas très heureuse avec eux, mais je ne savais absolument pas ce qui m'attendait ici. J'avais tant de

questions en tête: Qu'est-ce que je ferai si ça ne marche pas? Je ne peux et ne veux pas retourner chez mes parents. Ils avaient donné leur accord à mon mariage sans véritablement l'approuver. Mais comme j'avais eu le temps de faire vraiment connaissance avec les parents et la sœur de mon mari, j'étais assez confiante. Je suis arrivée à la gare routière de Zurich. Mon mari et moi, nous savions ce que l'autre porterait ce jour-là. J'étais encore occupée à retirer ma valise lorsque quelqu'un m'a soudain tapé sur l'épaule, aussi j'ai sursauté. C'était lui! Avec les amis qui l'avaient accompagné, nous sommes allés dans un café. Et puis, nous sommes allés chez lui.

Il a bien fallu un an pour que nous nous habituions l'un à l'autre et que nous fassions connaissance. Bien que je n'aie rien su du pays ou de l'homme, je me sentais plus tranquille maintenant. Je ne donnais mon avis que lorsqu'il me posait une question et la plupart du temps, j'approuvais les propositions qu'il faisait. Nous ne faisons pas de grands projets. Il m'a conseillé de suivre un cours d'allemand. Au bout de quelques mois, je suis tombée enceinte. J'étais contre la pilule parce que je pensais qu'elle diminuait la fécondité. Lorsque l'enfant est arrivé, nous avons déménagé et jusqu'à ce qu'il ait deux ans, j'ai travaillé un jour par semaine à la Migros comme vendeuse. Au bout de quatre ans, nous avons décidé d'avoir un second enfant.

*Comment t'es-tu fait des relations en Suisse?*

Mon mari avait déjà un cercle d'amis qui m'ont accueillie – c'était l'association turque. J'y ai fait la connaissance d'une Turque qui travaillait pour le Service de l'enfance et de la jeunesse et y donnait plusieurs cours à des femmes étrangères: allemand, couture, cuisine. J'ai rencontré beaucoup de femmes là-bas.

*Et comment t'entendais-tu avec les Suissesses et les Suisses?*

Ce qui, pour moi, était difficile, c'était que je devais tout apprendre en même temps: un nouveau pays, une nouvelle langue, mon mari. Il me fallait me débrouiller et venir à bout de tout ça. Je me sentais souvent seule. Près de là où nous habitons, à Zurich-Seebach, il y avait une volière. Je passais tous les jours quelques heures devant cette cage et j'observais les oiseaux. J'étais assise, timidement, sur un banc, et j'attendais. C'étaient toujours les mêmes personnes qui venaient, la plupart du temps des personnes âgées, et j'échangeais quelques mots avec elles. Elles me demandaient d'où je venais et pourquoi j'étais assise là. Ça m'aidait. Quelquefois elles corrigeaient même mes phrases. Je n'ai pas fait de mauvaises expériences avec les Suisses.

J'ai eu du mal lorsque j'ai commencé à travailler comme vendeuse tout en parlant peu d'allemand. Quand je disais que j'étais Turque, on me répondait: «Impossible, vous ne

portez pas le voile.» Ou ils parlaient italien ou espagnol, parce qu'ils pensaient que j'étais Italienne ou Espagnole. Il ne venait à l'idée de personne que je puisse être Turque.

*Tu es en Suisse depuis maintenant quatorze ans. Comme t'y sens-tu?*

Tout est allé si vite! Je me sens Turque autant que Suisse, mais je pense que je peux mieux me réaliser dans ma vie ici en Suisse. J'étais si jeune, j'avais 19 ans lorsque je suis arrivée. J'ai fait ici des expériences tellement décisives.

Ce qui me plaît en Turquie et qui me manque en Suisse, ce sont les contacts spontanés avec les gens. Quand tu emménages quelque part ici, tu te sens encore plus seule parce que tu ne connais plus personne. En Turquie, il est plus facile de faire connaissance. Les gens sont chaleureux; quand ils rient, ce n'est pas seulement leur bouche qui rit, mais aussi leurs yeux. De plus, dans mon nouvel environnement, je n'arrive pas à faire la connaissance des gens parce que je n'en ai pas le temps. Le matin, je suis occupée à faire le ménage: envoyer les enfants à l'école, cuisiner, faire les courses, et l'après-midi, je travaille. Dans notre domicile précédent, j'ai fait la connaissance des autres parents grâce à l'école, ici je n'en suis pas encore là. Je passe mes loisirs avec des Turcs la plupart du temps, le week-end aussi, nous rencontrons nos amis turcs. Mes amis suisses, je les rencontre plutôt à l'extérieur, n'importe où pour boire un café. Mais je ne me limite pas à mes compatriotes, ma porte reste ouverte aux Suisses. Alors, ce n'est pas un gros problème pour moi.

*Est-ce tu vas rester ici ou retourner en Turquie?*

En ce moment, je n'ai pas envie de retourner en Turquie, ne serait-ce qu'à cause de l'atmosphère politique actuelle. Et puis, un retour, ça doit se préparer soigneusement, parce qu'on repart de zéro et on a tout à reconstruire. Tous mes amis, c'est ici, en Suisse, que je les ai rencontrés. C'est la même chose pour nos deux enfants qui ont neuf et treize ans; ce serait difficile pour eux car ils parlent déjà mieux l'allemand que le turc. S'ils suivaient une école ordinaire en Turquie, ils n'auraient pas les mêmes chances professionnelles qu'ici; ou alors, il faudrait les envoyer dans une école privée, très chère, pour leur assurer une bonne formation. Dans les écoles ordinaires, il y a entre soixante et soixante-dix élèves par classe, ici en Suisse, à peu près vingt. Dans des classes aussi nombreuses, les enfants apprennent trop peu de choses! Mon fils aîné aimerait rester ici, il se sent au milieu entre la Turquie et la Suisse; le cadet ne le sait pas encore exactement.

Mon mari aimerait rentrer. Si je disais: demain, nous faisons nos paquets, il serait tout de suite de la partie. Il laisserait tout tomber et partirait. Mais une telle démarche doit être réfléchie et bien préparée, et il faudrait se sentir vraiment bien là-bas. En ce moment, c'est ici que je me sens bien.

*Est-ce que ton mari arrivera à mieux s'adapter et à se sentir ici chez lui?*

C'est quelque chose qu'il faut vouloir soi-même. Lui, il s'est fixé sur le retour. S'il ne s'organise pas en vue de pouvoir rester en Suisse, il n'y a rien à faire. Alors, on voit, au fur et à mesure des années. Je souhaite que mes enfants obtiennent une bonne formation ici. Moi aussi, j'aimerais faire une formation, peut-être dans le domaine socioculturel, par exemple comme assistante dans les œuvres de jeunesse.

*Où travailles-tu en ce moment?*

Je travaille trente heures par semaine comme caissière à IKEA. Je m'y sens bien parce que je travaille dans une bonne équipe. Ce sont des personnes originaires de divers pays.

*Comment es-tu acceptée en tant que Turque?*

Quand on travaille dans la vente, on voit beaucoup de choses. A Migros, j'avais une cliente qui payait toujours avec de la monnaie à ma caisse. Elle attendait que j'aie tout compté et que j'aie tout rangé dans les compartiments de la caisse. Elle voulait être sûre à cent pour cent que je ne pioche pas dans la caisse. Une fois, je lui ai dit: «Vous m'observez tout le temps. Avez-vous l'impression que je pourrais me mettre quelque chose dans la poche?» Elle a répondu: «Non, je veux seulement être sûre que mon argent est dans la caisse.» A partir de ce moment, j'ai toujours plaisanté avec elle, je lui demandais en riant si elle avait toujours le sentiment que son argent n'atterrirait pas dans la caisse et si elle voulait compter avec moi. Alors elle a cessé de m'observer.

Une fois, il y avait trois étrangères à la caisse et une cliente, une habituée, s'est mise en colère à cause de quelque chose et nous a insultées en nous traitant de «putains d'étrangères». Et comme une collègue du service portait un tablier sali, elle s'est reprise et nous a traitées de «saleté d'étrangères crasseuses». Je suis arrivée à ce moment-là et cela m'a indignée. Ma collègue parlait très mal l'allemand, alors j'ai enlevé mon tablier pour que la cliente soit obligée de discuter avec moi. Toujours en colère, elle m'a dit: «Ces cons d'étrangers, regarde-moi ça, regarde l'allure qu'elle a, on dirait un cochon! Regarde-moi ce tablier dégueulasse!» Je lui ai répondu: «Ce que vous dites enfreint la loi, je peux déposer une plainte contre vous». «Non», a-t-elle déclaré, «je vis ici, je suis Suisse.» Sur quoi, je lui ai dit: «Oui, je suis Turque, mais je peux me défendre quand même, vous n'avez pas le droit de parler comme vous le faites!» Alors elle a exigé des excuses. «Non», j'ai dit, «plutôt démissionner que de vous présenter des excuses. C'est plutôt à vous de vous excuser!» Un peu plus tard, elle est revenue vers moi et s'est excusée, elle avait eu tort de dire ce qu'elle avait dit, j'étais une bonne Turque, télégénique, pas comme les autres qui portaient le voile... Sur ce, je me suis sentie de nouveau blessée.

*Que penses-tu de la politique des étrangers de la Suisse?*

Je ne sais pas exactement combien d'étrangers vivent en Suisse. Mais je pense qu'on fait beaucoup de politique sur le dos des étrangers. Beaucoup de Suisses croient qu'ils ne trouvent pas de travail parce qu'il y a trop d'étrangers et que ces derniers acceptent de travailler à moindres frais. Premièrement, c'est un tort de faire travailler les étrangers pour des salaires inférieurs à ceux des Suisses, et deuxièmement, les entreprises n'ont qu'à ne pas transférer leurs usines dans les pays du Tiers-Monde et aggraver ainsi le chômage en Suisse.

Lorsque je suis arrivée en Suisse, en 1985, les débats sur les étrangers n'étaient pas encore aussi violents. Aujourd'hui, dans certains districts scolaires du canton de Zurich, on discute de savoir s'il ne faudrait pas envoyer les enfants d'étrangers et les enfants de Suisses dans des écoles séparées. Je trouve ça injuste que les enfants qui sont nés ici et vivent ici doivent aller dans des écoles spéciales, seulement parce que leurs parents sont étrangers. Dans ce cas, on ne peut pas attendre de ces enfants qu'ils s'intègrent ici.

*Comment améliorer la coexistence entre étrangers et Suisses, ici en Suisse?*

Les étrangers devraient obtenir le droit de vote. Quand on ne peut pas participer à la vie politique, on n'est que la moitié d'un homme. Nous ne sommes pas seulement de la main-d'œuvre! J'aimerais m'engager pour d'autres personnes, surtout pour ceux qui ne peuvent pas se défendre, qui ne savent pas comment s'exprimer. Et pour ça, il faudrait que j'aie le droit de vote. Il y a aussi la répartition des étrangers entre ceux qui ont un permis A, ceux qui ont un permis B et ceux qui ont un permis C: c'est problématique. Comment une personne peut-elle s'intégrer si on lui met autant de bâtons dans les roues et qu'elle n'a pas d'avenir? Il faudrait trouver des solutions là.

